



Publié sur *La Vie des Classiques* (<https://96.ip-213-32-20.eu>)

[Accueil](#) > Miroir, mon beau miroir – Iphigénie forte frêle

---

## MIROIR, MON BEAU MIROIR – IPHIGÉNIE FORTE FRÊLE

23 Octobre 2020

***Amis des Classiques, les mythes sont des miroirs : il suffit de les regarder pour voir le reflet véridique, de notre âme et de l'âme du monde. Par Laure de Chantal.***

Qui a gagné la guerre de Troie ? Ce n'est ni Achille et son courage, ni Ajax et ses biceps, ni même Ulysse et sa ruse, mais une toute jeune fille, une adolescente, frêle et fragile d'apparence, Iphigénie.

Victime idéale à la limite du masochisme, Iphigénie nous est connue par le miroir enchanteur de Racine, emblème français de « la littérature éternelle » comme l'ironisait Roland Barthes : la fille d'Agamemnon est la femme sacrificielle et sacrifiée par excellence, assassinée sur l'autel, le jour qui aurait dû être celui de ses nocces, pour permettre aux Grecs de partir vers Troie. Abandonnée des dieux, abandonnée et trompée des hommes à commencer par son père, Agamemnon, Iphigénie non seulement accepte son triste sort mais s'y soumet, émouvante, « vertueuse » et « aimable » comme la qualifie Racine, en une belle litote dédaigneuse. Par émotion ou pour ne pas choquer son public, Racine s'autorise à inventer une Eriphile, fille cachée d'Hélène, Lilith grecque dont le nom évoque Eris la discorde personnifiée, celle qui aime les pommes et la zizanie : obscure, esclave, elle est sacrifiée, discrètement, en passant presque — qui se souvient d'elle ! — après avoir laissé les derniers mots, les plus beaux, à son double altier, Iphigénie :

*Mon père,*

*Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.*

*Quand vous commanderez, vous serez obéi.*

*Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre :*

*Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre.*

*D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis*

*Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,*

*Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,*

*Tendre au fer de Calchas une tête innocente,*

*Et, respectant le coup par vous-même ordonné,*

*Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné*



Le Sacrifice d'Iphigénie Giambattista Tiepolo, 1747-1750 Kunsthalle de Hambourg

Ces vers magnifiques mordent le cœur et toujours feront pleurer, mais ils auraient sans doute fait sourire l'Iphigénie antique. Pour les Grecs, l'étymologie, le sens des mots et les racines qui les constituent ont une valeur bien plus importante que pour nous : science véritable, elle est l'ingrédient, le ferment d'un concept ou d'une personne. Pauvres et riches à la fois, les Grecs de l'Antiquité se nourrissent de racines, lorsque nous n'y voyons plus qu'un supplément d'érudition, un assaisonnement, savoureux mais superflu. Dans Iphigénie, dans sa constitution, il y a en premier lieu *ἰς* (*is*) la force, celle qui se retrouve par la suite en latin dans *virtus*. Mais, à la différence de *virtus*, qui est lié à la masculinité (*vir* en latin signifie « l'homme »), *ἰς* est avant tout un terme utilisé à propos des femmes. Chez Homère, ce sont les héroïnes, comme Pénélope ou l'épouse de Diomède, qui sont *iphtimai*. Iphigénie est celle qui génère la force.

Les traducteurs sont bien embarrassés pour traduire le terme, hésitant entre « fières » ou « vaillantes », un tempérament, un sentiment, au plus une force morale, en tout cas non physique, tant l'idée de la force d'une femme semble incongrue : au XXe siècle la femme forte évoque davantage une matrone qui a pris trop de poids qu'une jeune fille, l'opposé d'Iphigénie, même au siècle de Renoir, le nôtre n'étant guère moins acerbé en la matière. Combien de temps encore faudra-t-il à nos oreilles pour qu'une femme forte cesse d'être une forte femme, plus forte en gras qu'en muscle ou en cerveau ? La femme forte fait toujours et encore rire, soit qu'il s'agisse d'une mignonne imposture du type de la femme qui se prétend forte et qu'un chic type ou les circonstances, voire un simple pot de confiture difficile à ouvrir, ramèneront à la réalité : « on en reparlera quand il s'agira de porter quelque chose de lourd », se moque un de nos anti-héros favoris, OSS117. La joyeuse ironie du film souligne à merveille la fatuité masculine en la matière. Et si, par l'improbable, elle arrive à ouvrir les pots de confiture qu'elle aura elle-même confectionnés, elle sera « une femme à poigne », c'est-à-dire à poils, au menton ou sur les bras car une femme forte se doit d'être virile, puisqu'elle est forte. Il y a de quoi être étonné — avec tous les degrés de l'étonnement, du sourire à la pitié en passant par la révolte — devant tant de bêtise, un tel préjugé niant à la fois l'incroyable performance du corps féminin doté d'une énergie et d'une vigueur époustouflantes, et la beauté du corps masculin. Soyons fortes et forts, laissons le préjugé dans l'armoire, à côté du pot de confiture, pour revenir à la légende d'Iphigénie.

Iphigénie est une Atride, donc vouée à une destinée tragique, comme ses parents Clytemnestre et Agamemnon, son frère Oreste et sa sœur Électre. Chef de l'expédition contre Troie, Agamemnon a rassemblé l'ensemble des forces grecques à Aulis, pour rejoindre la cité rivale et reprendre au troyen Pâris Hélène afin de la rendre à son époux légitime, Ménélas, le frère d'Agamemnon. Agamemnon a un problème, de conscience d'abord parce que, d'une nature dubitative, il hésite quant à la pertinence de ce départ, et un problème pratique qu'ont connu tous les chefs de famille au moment de quitter le domicile pour une expédition dominicale ou des vacances : impossible de partir, la voiture ne démarre pas, en l'occurrence, le vent ne se lève pas et les navires refusent d'avancer. Tous les chefs et les soldats des cités liées par le serment de Tyndare sont présents, armés jusqu'aux dents et la fleur à la lance, dans le petit port d'Aulis, commençant déjà à s'impatienter, à demander « quand est-ce qu'on part » avant de geindre, le cœur au bord des lèvres « quand est-ce qu'on arrive ? ».



Oreste et Iphigénie, mosaïque romaine, iie-iiie siècle, Musées capitolins (Rome)

Le devin Calchas est consulté. Il vaticine que la déesse Artémis est offensée car un de ces animaux fétiche a été tué (une biche, une laie, une hase, selon les versions) et réclame en échange une autre sacrifice « impie » et « sans festin » selon Eschyle — les Grecs ayant pour coutume de manger, cuite, la viande du sacrifice, leurs dieux se nourrissant de la fumée. À noter que dans l'oracle que Calchas prétend avoir reçu, rien n'indique que la victime du sacrifice doit être humaine ni qu'il doive s'agir d'Iphigénie. Même le chœur, chez Eschyle, s'en indigne : « C'est ainsi qu'en ces temps-là l'ainé des chefs de la flotte archéenne, plutôt que de critiquer un devin, se faisait le complice d'un sort capricieux. Voiles pliées, ventres creux, les Achéens s'énervaient, arrêtés en vue de Chalcis, au milieu des brisants d'Aulis. » (*Agamemnon*, 185-191).





Pourtant, Agamemnon mène sa fille à l'autel, prêt à commettre, un infanticide, un sacrifice humain et un féminicide. Tout cela en un seul geste : une incroyable optimisation criminelle. Résumons : une armée désorganisée et va-t'en guerre, un devin sanguinaire et incompétent, un chef hésitant, essayant de sauver une impiété — tuer une bête sacrée — par une autre plus monstrueuse — tuer sa propre fille —, voilà la situation qu'Iphigénie, avec la complicité de la déesse Artémis parvient à dénouer : un tour de force, féminin. Face à la violence (βία (*bia*) en grecque) sauvage du sacrifice et de l'armée désorganisée, Iphigénie oppose sa force à elle, celle qui n'est pas destructive mais constructive. Vaillance contre violence.

Il existe plusieurs versions des destin d'Iphigénie après son sacrifice et des centaines d'interprétations. Eschyle manie l'ambiguïté : après le récit du sacrifice d'une violence insoutenable qui présente Iphigénie bâillonnée, pour l'empêcher de maudire son père, qui, lui, tient le couteau et s'apprête à tuer sa fille : la forme grecque, et féminine du sacrifice d'Abraham. Mais, au moment où Agamemnon va frapper, le récit s'arrête sur un détail qui n'a pas qu'une portée dramatique : le manteau qui couvrait le corps et la tête de la victime tombe, laissant apparaître le visage d'une Iphigénie semblable à une statue, muette. Agamemnon, ou un autre, a-t-il substitué une poupée à la place de la jeune fille ? Nous ne le saurons pas car le chœur, de manière étonnante qui jusqu'ici distinguait les moindres détails, affirme ne plus rien avoir vu. L'hypothèse de la survie d'Iphigénie est renforcée par le fait que la plupart des auteurs raconte que, au moment où Iphigénie va être sacrifiée, la déesse Artémis en personne substitue une biche pour enlever Iphigénie et faire d'elle soit sa prêtresse soit une hypostase c'est-à-dire une forme inférieure d'elle-même, ce qui est attesté par l'existence de sanctuaires dédiés à Artémis sous le nom d'Iphigénie. D'autres sources font d'Iphigénie la forme chthonienne d'Artémis, son double infernal, une autre Hécate. Quelle que soit la version adoptée, Iphigénie survit, plus forte que la mort et, à l'issue du sacrifice, le vent se lève, les Achéens s'unissent et gagne la guerre : Iphigénie a donné naissance (ce qui rejoint le deuxième terme de son nom « genos » la lignée) à la civilisation grecque élevant une assemblée de clans belliqueux vers l'unité et mettant par son geste un point final au sacrifice humain.

Que l'on croit ou non au mystère de la résurrection et de l'apothéose, cinq siècles avant Jésus-Christ, c'est une jeune femme grecque qui donne son sang et se sacrifie pour son peuple et qui, par là-même devient une déesse. Si Eschyle ne donne pas la parole à Iphigénie, il fait de son histoire la condition de la sagesse humaine livrant, juste avant le récit du sacrifice sa profession de foi :

« *Souffrir pour comprendre*. Quand, en plein sommeil, sous le regard du cœur, suinte le douloureux remords, la sagesse en eux, malgré eux pénètre. Et c'est bien là, je crois, violence bienfaisante des dieux assis à la barre céleste ! » (*Agamemnon*, 176-184). Iphigénie est celle qui porte cette sagesse.

Elle fait encore davantage. Iphigénie transfigure l'humanité, la faisant sortir de la barbarie, représentée par la désunion des tribus grecques et la sauvagerie d'Artémis ou du moins la sauvagerie que les hommes voient dans son culte (rappelons que c'est Calchas qui interprète barbarement l'oracle). De ces hommes sanguinaires, Iphigénie fait une grande civilisation.

Euripide nous laisse entendre la parole puissante d'Iphigénie, l'emportant largement sur le bouillant le vaillant Achille, le meilleur des Achéens, après Iphigénie :

« Sur moi, en ce moment, cette immense Grèce a tout entière les yeux fixés et c'est de moi que dépendent le départ de la flotte et la ruine des Phrygiens, ainsi que le sort des femmes à venir; les barbares, mêmes s'ils l'entreprennent, n'auront plus la licence de les arracher au sol fortuné de l'Hellade, une fois qu'ils auront expié la perte d'Hélène, enlevée pour Paris. Voilà tout ce que ma mort épargnera, et mon renom de libératrice de la Grèce sera à jamais béni! » (*Iphigénie à Aulis*, 1378-1384).



Achille n'a plus qu'à regretter de ne pas avoir la jeune femme pour épouse, la seule qui le vaille : « Fille d'Agamemnon, un dieu allait mettre le comble à mon bonheur, pour peu que je t'aie obtenue pour épouse. J'envie la Grèce de t'avoir à elle, je t'envie d'être à la Grèce, car tes paroles ont été belles et dignes de ta patrie. » (*Iphigénie à Aulis*, 1404-1407). Ce n'est ni l'intelligence d'Ulysse ni la musculature d'Ajax qu'envie Achille, mais la force de la frêle Iphigénie, celle qui fait que rien n'est redoutable, pas même la peur de la mort.

Ce n'est pas peu dire qu'Iphigénie n'a pas peur de la mort soit qu'elle en triomphe, soit qu'elle lui oppose la gloire. Il faudra les dix ans de la guerre de Troie et toute une *Iliade* pour qu'Achille se résolve au même choix (en fait les dix ans de la guerre de Troie). Avant même que la guerre ne débute Iphigénie lui enseigne la voie à suivre. Mais il est vrai qu'Achille, lui, ne devient pas dieu, il a juste droit à une île aux enfers (l'île Blanche ou l'île des Bienheureux), qu'il partage avec d'autres héros. Sans doute pouvait-il aisément porter les pesantes amphores de vin ou de miel et les desceller ; en se demandant qui, de lui ou Iphigénie a le plus de force, pour l'éternité.



Anselm Feuerbach - Iphigénie (1862)

**Tags :**

**Miroir**

**mon beau miroir**

---